

EXPOSÉ BIOGRAPHIQUE

par Claude CABROL

sur l'Œuvre de

FERDINAND FABRE

Romancier du pays Cévenol



Brochure rééditée à l'occasion de

**L'INAUGURATION
DE LA NOUVELLE AGENCE
DE LA CAISSE D'EPARGNE DE BEDARIEUX**

le 8 décembre 1998

**EXPOSE BIOGRAPHIQUE ET
APPRECIATIF SUR
FERDINAND FABRE
ET SON ŒUVRE**

Fait à Bédarieux le 8 novembre 1977, dans le cadre de la Maison des jeunes et de la Culture, Place Ferdinand Fabre à Bédarieux (34600), pour clôturer le cent cinquantième anniversaire de la naissance de l'illustre romancier Cévenol.

Les personnes qui sont venues à cette soirée ont pu admirer, entre autres choses exposées :

- le berceau de notre concitoyen
- le triptyque peint par Crebassa

Je remercie toutes les personnes qui m'ont aidé, encouragé dans ce travail, et tout particulièrement Madame et Monsieur Henri TAILHADES de Riols (34220) pour leur obligeante compréhension et les marques de confiance qu'ils m'ont témoignées.

« CLAUDE CABROL »

BEDARIEUX - 30 rue Ferdinand Fabre.

Bédarieux, bâtie au carrefour d'importantes voies de communications routières et ferroviaires, a toutes les caractéristiques d'une excellente station climatique. Elle est la capitale des Hauts Cantons Héraultais.

Elle offre au tourisme, outre les charmes d'une petite ville de province commerçante et bien pourvue, toute une gamme de promenades attrayantes.

Mais Bédarieux est avant tout la patrie de Ferdinand Fabre, ce romancier régionaliste de la deuxième moitié du XIX^e siècle, qui a remarquablement décrit les Cévennes Méridionales qu'il connaissait parfaitement.

Ferdinand Fabre est né à Bédarieux le 9 juin 1827, au 30 rue de la Digue (rue qui aujourd'hui porte son nom). Son père, Louis François, architecte-entrepreneur de Travaux Publics ⁽¹⁾, avait épousé le 5 octobre 1822 Rose Victoire Sicard, sa mère. Il a construit à Bédarieux, en 1821, la Mairie actuelle, et en 1828, l'Hospice Saint-Louis qui devient, après avoir été libéré par la nouvelle maison de retraite, la maison des Arts.

Le jeune Ferdinand, élève au Collège de Bédarieux, d'un caractère sensible et bon, volontaire et indépendant, faisait souvent l'école buissonnière avec son ami Philippe Rouquier dit *Gaffarot*. L'école n'était guère attrayante ; il faut reconnaître que les méthodes pédagogiques de ce temps n'étaient pas attirantes (la valeur du Maître était souvent remplacée par le nerf de bœuf).

Durant ces vagabondages, Ferdinand Fabre faisait, sans s'en rendre compte, la moisson de la matière de son œuvre régionaliste. N'a-t-il pas décrit dans *"Barnabé"*, dans *"Mon Ami Gaffarot"*, Bédarieux et les bords de l'Orb, les ruisseaux des Douze et de Vêbre, le Roc Rouge et la grange de Philip, les bois de Saint-Etienne et le Pic de Tantajo, les usines, les maisons vétustes, l'église Saint-Alexandre avec son clocher qui servait de prison, la perspective (digue continuée sous la Révolution, terminée en 1805, qui protégeait Bédarieux des crues subites et catastrophiques de ce temps-là), son foirail pour parquer les bêtes (aujourd'hui Place du jeu de boules). Il décrit également la vie des habitants et surtout des pauvres, des gagne-petit ... Tout l'intéresse : les mœurs des citadins, la vie rude des paysans attachés à une terre hostile, la flore, la faune de nos monts et de nos Causses.

Son père, absorbé par de difficiles entreprises de T.P., n'avait guère le loisir de s'occuper de lui ... sa mère, si elle se montrait énergique dans les affaires, manquait de fermeté avec ses enfants. Seule *Tante Angèle* Sicard, qui régnait en affectueuse despote sur toute la famille, aurait pu intervenir ... mais elle avait de plus pressantes occupations, sorte de Sainte-Laique, sa piété excessive avait conquis les desservants de la Paroisse. Aussi sa chambre était-elle devenue un atelier de raccommodage bénévole où s'amoncelaient : surplis, étoles, aubes, soutanes, chasubles.

Une charmante fillette l'aidait à la journée *Pascalette*, fille du sonneur de l'église paroissiale et gardien de prison. Elle était bien jolie cette Pascalette ! courtisée par Philippe Gaffarot, ami du jeune Ferdinand. Elle faisait bien rager ce dernier, surtout lorsqu'il la voyait incliner sa nuque vers le visage de son galant.

Le jeune Ferdinand, timide, connaissait vaguement le danger qu'une fille représentait pour un garçon. Plus tard, une certaine *Merlette*, cette fille damnée de Virginie Merle, (voir le roman *"Monsieur Jean"*), devait lui donner de ce danger une plus grande et précise conscience.

¹ Le Père de Ferdinand Fabre avait participé à la construction du pavillon Marsan à Paris, où en 1810, au premier étage des échafaudages, il reçut, en présence de ses ouvriers, les félicitations de l'Empereur.

Ferdinand avait un oncle paternel né à Bédarieux le 13 février 1804. Après avoir été vicaire à La Salvetat, l'abbé Fulcran Fabre avait été nommé curé de Pézènes, et, le 1^{er} avril 1837, curé de Camplong. Il desservait cette paroisse depuis cinq ans lorsqu'il s'avisa que son neveu, dont il connaissait la vie de vagabondage et d'école buissonnière, ne pouvait pas, arrivé à l'âge de quinze ans, compromettre à tel point son avenir. Un jour, Ferdinand revoit son vénérable oncle en discuter en famille et proposer de le prendre avec lui au presbytère de Camplong, pour préparer son entrée au petit séminaire de Saint-Pons de Thomières. On avait reconnu que si Ferdinand se montrait fort habile à engluer jusqu'aux alouettes huppées, à surprendre les lièvres au gîte, à dénicher des hiboux ... de telles performances pouvaient à la rigueur décider d'un excellent braconnier ... Cette situation ne convenait évidemment pas au fils d'un Entrepreneur de T.P., jouissant d'une certaine considération, et encore moins au neveu de Monsieur le Curé de Camplong. Il était préférable pour cet enfant d'apprendre le latin en vue d'une carrière dont la meilleure ... était le sacerdoce. C'était bien l'avis de Tante Angèle ! et bientôt toute la famille approuva.

Quant au principal intéressé, il s'était montré ravi, sauf toutefois en ce qui touchait à la future prêtrise ... mais, cette éventualité lui paraissant négligeable et si loin, il ne s'en était pas autrement préoccupé, estimant qu'il avait le temps d'y penser.

Cet oncle Fulcran était un homme patient et fin, bricoleur, raccommodeur de coucous, fabricant d'orgues émérite. Il comprit que rien ne sert d'endiguer le torrent ; connaissant son neveu, il résolut d'user sa nature pleine de révolte par l'excès même de liberté. L'enfant dégagé du licou s'élança alors dans la montagne. Il cause et couche avec les pâtres cévenols. Comme eux, il sait bientôt traire les chèvres, fabriquer du fromage et faire des cages d'osier.

L'oncle doucement le modère, sans l'entraver. Il l'associe à ses travaux de mécanique, lui fait graisser les rouages d'horloges, limer des anches qui sonnent faux. Quelques douces paroles le ramènent à l'étude et comme on ne lui demande pas de lire, ses poches regorgent de tous les bouquins qu'il trouve. Il n'a que deux obligations, celle d'arriver à l'heure aux repas et celle de servir la messe chaque matin. Ainsi, au bout de quelques mois du Signal de Condoure au Ruffas en passant par Graissessac, Truscas jusqu'à Taillevent, il n'existe pas une garrigue, pas une combe, pas un causse, pas une mare, pas un ruisselet, pas un séchoir, pas une châtaigneraie qu'il ne connût jusqu'aux plus subtils aspects. Son oreille acquit au cours de longues « espères », dans ces rudes montagnes, de merveilleuses finesses pour discerner, différencier les bruits dans la nature.

Il apprit à savoir comment trotte un levraut, comment grisolle une alouette, comment prélude et finit l'ariette d'un linot ou d'un chardonneret. La faune et la flore, aussi bien que les habitants de cette région lui devinrent familiers. Il pouvait évoquer dans « *Monsieur Jean* », après quarante années écoulées, le visage des personnes qu'il avait connues, leurs habitudes, les lieux où elles vivaient. Son âme s'emplissait d'une intense poésie. Le pays natal s'incrustait en sa pensée.

Les connaissances de l'oncle étaient limitées, et il le plaça en 1845 au petit séminaire de Saint-Pons de Thomières. Là, Ferdinand connut les sévérités de la règle et le poids de l'autorité. Il s'y plia et, comme la pâte prise entre les fers ouvragés d'un gaufrier, son âme se soumit à l'empreinte et la conservera toujours. C'est aussi là que le jeune élève sentit pour la première fois les atteintes de ce qu'il nommera « *le mal dont je devais être envahi* » : c'est la maladie littéraire.

Déjà ! Lamartine, Hugo, introduits en fraude par des externes, et dévorés en cachette, lui avaient porté le premier coup. Mais la première meurtrissure de ses illusions va l'atteindre dans ce séminaire.

Il s'agissait d'écrire une cantate à l'occasion de la fête du Supérieur. Le Maître de chapelle (à qui Ferdinand Fabre donne le nom d'Ancelet), de l'ordre des frères mineurs de Saint-François, devait ensuite la mettre en musique.

C'est dans ce même temps que le jeune élève découvrira, chez certains de ses professeurs, des sentiments d'orgueil, de jalousie, d'égoïsme, qu'il était bien loin de soupçonner ... car cette cantate, qui devait être composée par les élèves, leur sera disputée par les professeurs qui se la disputeront entre eux.

Dès lors, il ouvrira tout grand des yeux particulièrement perspicaces, au regard perçant et implacable, mais juste, et dans lequel jamais ne s'allume la moindre lueur d'animosité mesquine, ni d'hostilité de parti pris.

C'est aussi dans ce séminaire qu'il se rend compte de ce que représente la pauvreté.

De rares élèves recevaient chaque jeudi, avant la promenade, une petite somme d'argent prélevée sur une provision versée entre les mains de l'économe. Monsieur l'Abbé Castan. Certains touchaient cinq sous, dix sous, rarement un franc (maximum qui était jugé fastueux). Ferdinand était inscrit pour dix sous ... alors a-t-il raconté (dans "*Ma Vocation*") :

« C'était des orgies, une débauche de bouteilles de limonade gazeuse l'été, sous les frondaisons de Pont de Rach, et de tranches combien appétissantes, savoureuses de jambon, l'hiver, dans la neige au Cabaretou. Mais c'était le seul apanage des riches qui pouvaient dépenser jusqu'à vingt sous par semaine. Les autres, les pauvres, devaient se contenter de regarder boire et manger leurs camarades.

Je n'ai pas oublié et n'oublierai jamais les attitudes de mes condisciples malheureux : tandis que ceux-ci tenaient rivés sur nous de bons gros yeux pleins d'une envie peu dissimulée de mangeaille ou de beuverie, que ceux-là allongeaient furtivement la main pour vider des fonds de verres, recueillir des fragments perdus de victuailles, d'autres, les mâchoires serrées, les traits contractés par une crispation de colère sourde, haussaient les épaules à nos moindres paroles, à nos moindres éclats de rire, puis nous dévisageaient haineusement ...

J'y ai réfléchi depuis : le pauvre ne saurait se comporter autrement que ne se comportait, à Pont de Rach ou au Cabaretou, tel ou tel de mes condisciples. Ou bien le pauvre envie, ou bien il grappille, ou bien il s'insurge. De ces trois états, un seul implique quelque noblesse, car enfin on joue sa vie dans la révolte ... ».

Or, à cette époque, les prêtres étaient appointés par l'Etat ; pour ne pas être pauvre ... il sera prêtre.

En 1847, il passe les vacances d'été à Bédarieux, et en même temps il apprend avec consternation la ruine de sa famille.

La construction de la route de Bédarieux à Lodève avait été un désastre. Cinquante mille francs prêtés par Tante Angèle Sicard avaient même été engloutis.

« Je ne puis plus rien pour toi, mon enfant. » lui avait dit son père, « Demain tu devras te suffire, gagner ta vie. Vois avec ta mère et ta tante, à quoi tu es propre et mets toi à l'œuvre sans retard. »

Courageusement, il envisage aussitôt de travailler avec son père au chantier de la Grange du Pin, au sud du village de Roquessels.

Sa mère, et surtout sa tante, l'en dissuadèrent, en lui faisant comprendre qu'il n'y avait là aucun avenir pour lui et elles insistèrent ensemble pour lui faire accepter l'idée d'être prêtre, comme son oncle. Elles croyaient sincèrement, que c'était là sa destinée. Elevé en vue de cette fin, il devait avoir la vocation, d'autant plus qu'il se montrait très pieux, qu'il accomplissait strictement ses devoirs religieux et que, bourrelé de scrupules, il ne cessait en toutes circonstances de manifester des sentiments édifiants, dominant ainsi une nature par ailleurs volontaire et indépendante.

N'avait-il pas raconté dans un de ses romans : « Déjà, dès ma première enfance j'avais donné les marques d'un caractère obstiné et violent. A treize ans mes camarades de collège me surnommaient *Tempête*, et j'avoue que moi présent, les amusements dégénéraient vite en querelles. Le passage à l'adolescence ne corrigea pas mes abominables travers, au contraire ... »

Sa mère et sa tante redoutaient aussi sa sensibilité presque féminine, pour son extrême délicatesse, la difficulté et les froissements de la vie laïque, et surtout, il faut le dire, la pauvreté dont il était menacé. Quant à lui, il oscillait à la manière d'un pendule balancé entre des sentiments contradictoires. Tantôt il croyait à sa vocation, tantôt il s'insurgeait, se sentant trop attaché aux choses de ce monde pour y renoncer définitivement. Il se faisait du sacerdoce une idée tellement haute, qu'il en était effrayé. Etre sur terre le représentant de DIEU l'accablait, l'écrasait, et tout comme l'officiant qui va communier, il redisait souvent « Non Sum Dignus ». Il ne trouvait pas en lui cette absolue perfection, qu'il estimait devoir être l'essence même du prêtre, capable de dominer les passions humaines, d'une hauteur qui lui donnait le vertige.

En août 1847, le jeune Ferdinand Fabre partit avec sa mère à la Tuilerie, invité par son beau frère Monsieur Sirc, à y passer trois semaines pour se recueillir dans le calme avant de prendre une décision.

Pour échapper à la curiosité de ceux qui connaissaient les difficultés financières de son mari, ils prirent « le trou de la Mairie » (aujourd'hui rue Tourbelle), venelle sinieuse et sale, évitant ainsi la rue Saint-Alexandre. Arrivés en haut du quartier du château, à l'embranchement de la route de Pézènes, au confluent des ruisseaux de Vèbre et de Courbezou (les douze de Lafaugère et les douze de Gaston), il se retrouva : « la vue de cette eau où je me suis souvent désaltéré dans mon enfance aux heures inoubliables de l'école buissonnière, cette eau plus claire que notre ciel, cette eau dont mes lèvres ont conservé le goût, me sollicite, m'appelle ».

Durant ces quelques jours, il revécut son enfance à Bédarieux et à Camplong. La cloche du couvent Saint-Joseph près de la maison de ses parents à Bédarieux l'agaçait, lui rappelait la sévère discipline et l'esclavage du petit séminaire de Saint-Pons ... à la Tuilerie et aux douze, c'était la liberté la plus entière.

Cette liberté ne favorisait pas le recueillement, d'autant plus qu'il y avait, à la Tuilerie, une fillette qu'il décrit « plus souple, plus blanche qu'un brin de saule, avec des yeux plus grands, plus bleus que deux morceaux de ciel de chez nous ... Elle s'appelle Eléonore, un joli nom dont son père, ses frères, pour en avoir plus tôt fini, ont fait Nore, et dont sa mère, par un adoucissement plein de tendresse a fait Norette ». C'est la fille de Monsieur Trescas de Caux, qui loue la petite usine à tuiles de son beau-frère, ce dernier s'occupant personnellement des vignes.

Il regarde travailler les Trescas : père, mère, fils (ils sont cinq) solides à la besogne et même Norette chargée du travail le plus délicat, déposer les tuiles pour le séchage.

Le jeune Ferdinand fut tout de suite séduit par sa grâce, son agileté, sa simplicité, et nous lisons dans un fragment de son journal : « Avec quelle grâce la fillette porte ses haillons, cette grâce qui m'ébranle jusqu'au fond de l'être vient sans doute de sa liberté, de sa jeunesse ; Norette n'a pas connu les contraintes de l'éducation bourgeoise, et elle est adorable parce qu'elle est simple, telle que la nature a voulu qu'elle fût, et la nature a voulu qu'elle fût incomparablement jolie.

– Norette, lui ai-je dit, l'arrêtant en un coin de l'aire, est-ce qu'il est bien difficile ton métier ?

– Oh ! non Monsieur

– Et si je l'apprenais moi !

– Mais Madame Sirc a conté, l'autre jour, que vous alliez étudier pour être prêtre ...

– Et si moi je préférerais être tuilier pour travailler ici avec toi ?

Elle est partie d'un éclat de rire tel, que son père, ses frères ont relevé la tête tous à la fois. Je vous assure que j'ai décampé, je cours encore ... »

« Septembre a mûri les raisins des vignes que mon beau-frère possède à l'Arboussas ; c'est le moment des vendanges ... Au Planol, on a loué les *gavachs* descendus de la montagne : hommes, femmes, enfants. »

Ferdinand avait reçu une mission de surveillance. Son beau-frère ne l'avait pas quitté depuis cinq minutes qu'au bas de la vigne de l'Arboussas un cri aigu, un cri de douleur, se fait entendre ... qu'y a-t-il ? « Je me précipite ... une jeune vendangeuse, du nom de Marthe, que ma mère, toujours bonne, a embauché par charité car elle paraît fort délicate, est là qui pleure, se lamente. Un filet de sang coule du front, dont la peau est déchirée de la naissance des cheveux au sourcil droit.

– « Que t'arrive-t-il Marthe ?

– C'est lui qui m'a fait ça avec son fouet et, de son bras levé, elle me montre le muletier, Jeanros ».

Aux reproches que lui adresse Ferdinand, il répond avec insolence :

– « si Marthou s'était laissée embrasser, elle ne geindrait pas à présent. Moi je suis comme ça, il faut que les filles m'obéissent, et s'il me plaît de leur trousser un brin le jupon ...

– Brute ! triple brute que vous êtes ! »

« J'ignore s'il m'a entendu, car il avait fouaillé ses mulets et était déjà loin ».

Puis il décrit les lieux, le ruisseau de Paders, et il dit sa répugnance de n'avoir pas eu le cœur de corriger le muletier. Il rencontre à nouveau Marthe qui lave sa plaie dans l'eau du ruisseau. Il prête son mouchoir, le mouille, le plie et le noue autour du front de la jeune fille ...

– « Eh bien ! lui dis-je ?

– Oh Monsieur ! ... Oh Monsieur ! ...

– Quel âge as-tu ?

– Je parais seize ans, Monsieur, mais j'en ai dix huit tout de même, sans ça je n'aurais pu me louer ... Vous savez bien qu'on m'a prise pour ramasser la *grunado* ⁽²⁾.

– D'où es-tu ?

² Occitan : grains tombés au pied du cep

– Des verreries, proche de Saint Pons ... »

Et elle explique ses malheurs, orpheline, recueillie par une voisine pauvre, devant rentrer chez les sœurs à Saint Pons, elle a pris peur, est partie dans la nuit. En écoutant ces récits, Ferdinand est ému, interdit ... et regarde les loques ...

– « On n'est pas plus mal vêtue que moi, n'est-il pas vrai Monsieur ? me dit-elle.

– Au contraire Marthe ...

– Allez Monsieur, ne soyez jamais pauvre. Si vous saviez ce que c'est ...

– Tu le sais toi ?

– Jusqu'au fond, car j'ai pâti, telle que vous me voyez ; mais avec vous j'oublie d'aller ramasser la *grunado* ».

Je m'empare de ses mains ... Je ne puis articuler un mot.

— « Du reste, vous voyez, je me suis bien lavée et je suis propre à présent ...

Si vous m'embrassiez, je crois que cela me porterait bonheur. »

Je la prends dans mes bras et mes lèvres la baisent sur les deux joues. Je la retiens encore, tremblant de la tête aux pieds. Elle se dégage et, me quittant, elle dénoue mon mouchoir de son front.

— Je n'en ai plus besoin, merci ! me dit-elle en me le rendant.

Je ne sais combien de temps je suis demeuré planté au bord du Paders, regardant ce chiffon taché de sang ».

Ferdinand réfléchit, pense à Norette, à Marthe, et il arrive à ceci ... Est-ce que toutes les filles de la création allaient me troubler ainsi ? Ne serait-ce pas un nouveau signe de ma vocation ? Puisque toutes les filles me font peur.

N'est-ce pas parce qu'il est voué à vivre dans un milieu dont la femme est strictement exclue ?

Il ne se rend pas bien compte et pourtant il dira : « dans la boîte du presbytère, une boîte presque sacrée comme un tabernacle, on m'avait fabriqué de toutes pièces un être moral particulier et le moindre vent du dehors me troublait à me mettre les larmes aux yeux ».

Il pense que dans une pareille situation Norette aurait ri ... Elles sont si différentes ces deux gamines au moral, au physique ... mais laquelle préfèrerait-il ? S'il ne devait pas entrer au grand séminaire ? Aucun doute, c'est Marthe ! pourquoi donc ? « Marthe souffre, et la douleur m'attire invinciblement ».

Peut-être, mais ne serait-ce pas plutôt parce que Marthe est la dernière rencontrée ! « Mon Dieu, quel passe-temps céleste que de regarder, de regarder jusqu'à la fin de son regard le visage d'une jeune fille au fond de l'eau claire de nos montagnes ! » ... Et il entend encore Marthe Vanneau lui dire « Allez, Monsieur, ne soyez jamais pauvre, si vous saviez ce que c'est ... »

Dès lors, sa décision est à peu près prise.

Son père se trouvait au chantier de la Grange du Pin ; on estima qu'il convenait de passer avec lui quelques jours avant de prendre une décision définitive.

C'est ainsi que le 10 octobre 1847, ayant loué l'âne Jacquet du ménétrier Salvant, que conduira le fils du violoneux, Ferdinand, sa mère et sa tante, se mettent en route au matin. Pendant qu'il suit à pied avec le petit Salvant, sa tante et sa mère chevauchent alternativement l'âne. Après la dure escalade du col du Buis au ruisseau de Soumartre, ma tante Angèle, installée sur la barde de Jacquet depuis la ville, arrête la bête et descend en découvrant un

peu ses mollets. La pauvre vieille fille pousse un gloussement d'oiseau pris au piège. Il y a soixante et dix ans que Dieu l'a envoyée en ce bas monde pour y faire son salut et depuis soixante et dix ans, elle n'en a jamais tant montré. Ma mère sourit.

Sous le soleil toujours torride, bien que la saison fut déjà très avancée, ils franchirent le plateau sauvage de l'Euze, couvert de chênes verts, et coupés par place de maigres chaumes. Puis, descendant les pentes du moulin des Trois Tours, ils traversèrent le village de Faugères. C'est un chemin plus à l'est que la route actuelle, et ils se trouvent sur la grande route, source de toutes les inquiétudes financières de la famille.

Il écrira :

« Je ne connaissais rien aux travaux exécutés par nos équipes de terrassiers, de pétardiers, de remblayeurs. Pourtant il me semble que ces travaux, au milieu des difficultés qu'offrait un sous-sol de pierre dure – nous cheminons dans un banc de marbre depuis Faugères – ont été réalisés à nous mériter les éloges du Gouvernement. Comme ces fossés creusés à vif dans le roc, ces fossés par où s'épanche librement l'eau des orages sont larges, profonds ! Et l'empièchement est-il assez solide, assez épais ! Et les banquettes gazonnées tout au long sont-elles assez vertes, assez gaies avec leurs girandoles de pâquerettes blanches.

Je voudrais que Monsieur Duponchel, Ingénieur des Ponts et Chaussées, que Monsieur Simonneau, Conducteur des Ponts et Chaussées, vinssent par ici : ils jugeraient combien ils avaient tort, sous un prétexte ou sous un autre, de garder sur leurs bureaux les mandats de paiement de mon père, de laisser mon pauvre père en proie à la meute hurlante de ses journaliers. Que de larmes ces messieurs ont fait répandre à ma mère ! Un matin – il y a deux ans – par un froid dur de décembre, cette femme admirable, d'un caractère viril, voyant son mari découragé, désespéré, prêt à jeter le manche après la cognée, car la quinzaine de paie approchait et une somme de quatre mille francs, légitimement due, réclamée, n'arrivait pas, quittant le lit où l'avait retenue de longs jours une fluxion de poitrine, et se soutenant à peine, encore brûlée par les vésicatoires, partit pour Montpellier. Je ne me souviens plus guère si c'est à la porte de Monsieur Duponchel ou à celle de Monsieur Simonneau qu'on la laissa se morfondre toute une après-midi ; ce que je n'ai pas oublié, c'est que ni l'un ni l'autre de ces fonctionnaires ne l'a reçue et qu'elle revint les poches vides à Bédarieux ...

Ce souvenir m'épouvante. Si tous les hommes étaient méchants, impitoyables comme l'Ingénieur et le Conducteur de la route d'Agde à Castres, tel que je me connais, j'aurais beaucoup de peine à vivre parmi eux et je ne devrais pas hésiter à m'engager dans la voie de paix, de lumière, que les mains amies de ma mère et de ma tante essayent d'ouvrir toujours plus larges devant moi ».

Près du village de Roquessels, ils atteignent le chantier ; un mas se trouve à côté, propriété de Monsieur Aristide Vidal. Il y vit avec sa mère et sa fille Marie, surnommée « *abeille* » parce qu'elle peut impunément circuler parmi la forêt des ruches qui peuplent les fourrés du domaine. Là, durant les quelques jours que sa tante passe à Montpellier pour préparer l'entrée au grand séminaire, il se croit aux beaux jours de son enfance.

Enfin, Tante Angèle revient de Montpellier. Elle a tout arrangé avec l'aide de la cousine de Ferdinand, Sœur Léon de la Visitation. Il peut entrer au grand séminaire dès qu'il le voudra et même tante Angèle, une nuit, a préparé la malle de son neveu pour gagner du temps.

Le 12 novembre 1847, il dira :

« Encore que je sois très résigné, car par mon entrée au grand séminaire je réjouis ma mère, je comble ma tante, je ne suis pas désagréable à mon père fort embarrassé de moi, je n'ai pu retenir un mouvement de révolte quand, ce matin dans ma chambre, mon pied s'est heurté à ma malle cadenassée, cordée, prête à partir. Les doigts de fée de ma tante avaient accompli cette besogne délicate sans bruit, durant mon sommeil. Oui mon caractère doux en apparence mais rude dans le fond, parfois capable de transports sauvages, a manqué de m'emporter aux dernières violences, et j'ai eu envie, d'un coup de talon, de crever le couvercle de cette malle et d'en éparpiller le contenu à tous les buissons de la Grange du Pin ».

Je me permets de vous faire remarquer qu'il dit « d'un coup de talon » et non d'un coup de pied.

Enfin, au matin du 13 novembre 1847, la diligence de Bédarieux à Montpellier, emporte Ferdinand et sa mère qui le conduit au grand séminaire. Ils traversent Gabian. « L'équipage, trois haridelles étiques, empêtré dans les ornières de la route détremmée, va au pas, assourdissant le tintamarre de ses cordons de grelots plus retentissants que des sonnailles de vendange ».

Après Roujan, sa mère lui montre à gauche la chartreuse de Mougères, le couvent où chaque année Tante Angèle vient se confesser au Révérend Père Sutter, prieur des Chartreux.

Soudain, à l'évocation de sa tante, une crise de franchise subite, qui peut surprendre chez une nature dont une pudeur exagérée s'efforce de cacher les réactions intimes, faillit tout remettre en question. Il avoue à sa mère la lutte qu'il mène depuis son retour du petit séminaire ; lès raisons de ses incertitudes, tant à la Tuilerie, qu'à la Grange du Pin.

– « Si tu t'étais expliqué hier avec cette franchise, nous ne serions pas sur cette route aujourd'hui, lui dit-elle. Je ne veux pas que tu sois prêtre malgré Dieu. Un mauvais prêtre dans notre famille ! Nous préserve le Ciel de ce malheur. »

Elle se penche à la portière ; va-t-elle faire arrêter la diligence ? va-t-on descendre ? retourner à la Grange du Pin ? ... Ferdinand est faible, il est incapable de lutter longtemps. Effrayé des conséquences de ses aveux, il se ressaisit et force sa mère à se rasseoir. Puis, la tête sur les genoux de cette mère anxieuse, il sanglote doucement. Le destin continue de filer sa trame.

Ils déjeunent à Pézénas à l'Auberge du Soleil d'Or ... Le soir ils couchent à Montpellier à l'Auberge Bouffardin, ou se boit « le meilleur café au lait » de Montpellier.

Dans cette ville, il trouve de vieilles bigottes, Mademoiselle de Fouzillon et Mademoiselle de l'Hospitalet, puis sa cousine germaine Clotilde Sicard, en religion Sœur Léon de la Visitation. Toutes vont resserrer autour de lui le filet jeté par Tante Angèle.

Enfin, le 27 novembre 1847, la porte du grand séminaire se referme sur lui, l'isolant du monde. Pas tout à fait cependant. Mademoiselle de Fouzillon a ses petites et grandes entrées à l'Evêché et Ferdinand sera souvent autorisé à lui rendre visite. C'est ainsi qu'il fera la connaissance de la nièce Zoé, la jeune et sémillante Comtesse de Sauviac.

Elle ne manque pas de faire sur lui une grande impression. Elle est coquette et flirte avec un officier du Génie. Un jour qu'ils se promenaient au Peyrou, la Comtesse et le Lieutenant ont pris une certaine avance ; leur attitude scandalise l'Abbé Ferdinand, qui les abandonne ... Attendant leur retour il s'arrête un instant près du bassin ... Instinctivement ses yeux se dirigent vers la ligne mauve de l'Arboras ... Là, songe-t-il est le roc de Cabrières, ressemblant à Tantajo, là le roc de Caroux ... entre eux il y a Bédarieux, Camplong, la Tuilerie, la Grange du

Pin ...ou si l'on aime mieux, Merlette, Eléonore, Marthe Vanneau, Abeille ... il vit dans une perpétuelle angoisse, une affreuse peur du sacerdoce, dont trop de fois il se juge indigne. Il est tout près de Dieu dont il sent la présence, mais être son représentant sur terre ... non en vérité. Et toujours il redit « *Non Sum Dignus* ».

Un jour, chez Mademoiselle de Fouzillon, un ouvrier peintre chante en travaillant ; la lingère Juliette ouvre la porte pour mieux écouter. La conversation s'engage avec le peintre, évolue, et bientôt le jeune séminariste perçoit des bruits de baisers ... Alors, tout comme à la Tuilerie, il pense qu'au lieu de vouloir escalader les cimes du sacerdoce, il était plutôt fait pour une vie beaucoup plus humble ... s'il lui était permis de se vouer à ces besognes obscures qu'un regard de jeune fille ennoblirait, monterait si haut, si haut ...

Il a deux amis : l'Abbé Martinage et l'Abbé Privat.

L'Abbé Martinage ne coupe pas les cheveux en quatre, doué d'un solide appétit, il a des réserves de vivres pour compléter les défaillances de l'ordinaire. Il digère bien, et dort d'un sommeil paisible et sans rêve. Il veut être un bon prêtre et fait son apprentissage tout comme l'apprenti menuisier apprend la menuiserie. La femme ! Il suffit de ne pas y penser. Il suit en cela le conseil de Saint-Paul aux Corinthiens : « il est bon pour l'homme de fuir la femme ».

- » Qu'est-ce que cela peut te faire en vérité, demande-t-il à Ferdinand, qu'Edmond de Louvières embrasse ou n'embrasse pas Madame la Comtesse de Sauviac ? ... Je n'entends pas dire que la chose soit édifiante, puisque Madame la Comtesse est mariée et que c'est à son mari qu'elle doit ses caresses, non à Monsieur de Louvières ... Mais franchement, un baiser donné, un baiser reçu, y a-t-il de quoi pousser les hauts cris ? ... Tel que tu me vois avec ma soutane, mon rabat, mon bréviaire, il m'est arrivé une fois d'approcher mes lèvres d'un jeune visage et je n'en suis pas mort.

L'Abbé Privat est d'une autre mouture. Par plus d'un point, le jeune Ferdinand lui ressemble. C'est ainsi que Privat ne pouvait sans effroi approcher où entendre parler d'une femme ou d'une fille.

Malgré ses craintes et ses scrupules, il avait persévéré vers l'ordination. Mais au jour solennel où il allait la recevoir, lorsque Dom Cisneros, Secrétaire du célébrant, appelle selon le *Pontifical Romain* : *Augustinus Privatus*, celui-ci ne bouge pas.

Au troisième appel, Privatus lance la chasuble qu'il tient sur son bras, arrache le manipule, bouscule et frappe tout ce qui s'approche et, enjambant les bancs et les chaises, s'enfuit en hurlant « Non ! non ! non ! »

Devenu subitement fou, on doit appeler des infirmiers, lui passer la camisole de force et l'interner. Il mourra quelques mois plus tard.

Cette scène affreuse avait violemment impressionné la sensibilité du jeune Abbé Ferdinand ; elle dut certainement précipiter sa décision de renoncer à la prêtrise.

Après les derniers soubresauts tumultueux de son cœur et de sa raison, le 24 juin 1848 à cinq heures du matin, il écrivit cette lettre à sa mère :

Ma Mère Chérie,

La lutte où j'ai manqué périr prend fin dès ce moment. Dieu ne veut pas que je sois prêtre et je ne le serai point. Une lumière m'a éclairé cette nuit : j'ai vu le Fils à la droite du Père et la volonté d'en haut m'a été clairement manifestée.

Que deviendrai-je dans le monde où je tombe brusquement comme précipité du ciel ? Je l'ignore. Je sais seulement que les misères dont j'y serai accablé ne seront rien comparées à celles qui m'assailliraient dans la vie ecclésiastique pour laquelle je ne suis point fait. Le sanctuaire m'épouvante à l'égal de l'enfer.

Croyez-moi, ma Mère, Dieu n'est si redoutable qu'à ceux qui ne se détachent pas de lui, qu'à ceux qui l'aiment. C'est vous avouer qu'il n'entre dans ma résolution que des motifs nobles, des motifs dignes de votre enfant respectueux et soumis, de votre enfant malheureux, qui n'eut jamais plus besoin de votre tendresse, de vos soins. Il me semble du reste que désormais, je vais vous aimer davantage, mon père, ma tante et vous. Je suis rendu à moi et, du même coup, je vous suis rendu.

Ferdinand »

Sa mère vint le chercher cinq jours après, lui apportant des vêtements laïques. Enfin le cauchemar est dissipé ... Il est libre.

Avant d'entamer la deuxième partie de la vie de Ferdinand Fabre (sa vie littéraire), et vous dire comment il fut apprécié par ses illustres contemporains, ceux qui ont étudié ses œuvres, je dois par anticipation vous donner quelques extraits de ce qui a été dit à son sujet :

Madame Ida R.SEE (dans le petit Méridional de mai 1927) :

« Les romans de Ferdinand Fabre évoquent notre vie languedocienne, les mœurs simples des paysans. Qu'on relise Xavière, les Courbezons, tout imprégnés du parfum de la garrigue, du moût qui fermente dans les pressoirs et enivre les guêpes. Ferdinand Fabre n'eut pas seulement le culte de son terroir, il fut le douloureux interprète de la jeunesse incomprise, à qui le sot orgueil des ascendants impose une carrière pour laquelle ils ne sont point faits ... il raconte dans un livre qui est une autobiographie « *Ma Vocation* » ses angoisses, sa terreur de devenir prêtre, un prêtre indigne ... »

Ferdinand écrira plus tard à William GLADSTONE, homme d'Etat et chef des libéraux Anglais, considéré comme l'un des plus méritants serviteurs de la cause de la Liberté au XIX siècle, en lui adressant le récit angoissant de la crise de conscience qui le tortura durant sept mois passés au grand séminaire :

« L'Eglise, en exigeant des anges pour le service de ses autels, n'a pas assez compté avec la nature humaine ».

Il fera dire dans « *Taillevent* » à l'Abbé LAUTIER, devisant avec sa nièce dans le jardin curial de Roquefixade (dans le Caroux) : « L'Ordination sainte n'a pas supprimé chez moi l'humanité, et il y a quelque chose d'affreux à penser qu'un prêtre est sujet à toutes les faiblesses des autres hommes ».

Ferdinand Fabre était un homme sincère qui n'a pu envisager autre chose que la vérité, avec un large souffle d'humilité pour les humbles. Comme George ELIOT en Angleterre.

De son temps, la littérature n'était pas industrialisée ... on ne lançait pas les livres, on ne les annonçait pas :

On élisait par dilection les Maîtres du roman.

La littérature n'était pas traitée comme un produit publicitaire qu'il faut vendre pour rentrer dans son argent ... mais on jouissait de succès d'estime ou d'admiration littéraire d'une élite.

Après le grand séminaire, il regagne Bédarieux, revoit la montagne natale et les sources fraîches de sa jeunesse. Quinze mois durant, il retrempe ses nerfs au contact vivifiant de la nature.

En octobre 1849, il arrive à Paris, accompagné par son père. Qu'y viennent-ils faire ? ... Ils l'ignorent ! Quand on n'a pas de but, c'est le droit qui attire. Ferdinand se laisse conduire chez un avoué ... Il y reste quinze jours. Le démon littéraire le chatouille et va le pincer bientôt. Il loge place Louis le Grand.

Il a dans son porte-feuilles des lettres de recommandation pour les hommes considérables de l'Hérault :

- D'abord Monsieur Guillaume Jean Pons Viennet : membre de l'Académie Française, né à Béziers en 1777, un des derniers classiques, adversaire du romantisme ...

« Hélas ! jeune homme, » lui dit-il, « la littérature est morte, voyez : moi, Monsieur Baour Lormians (un toulousain), et c'est tout.

- Après Monsieur Viennet, c'est Pierre Jean Marie FLOURENS, secrétaire perpétuel de l'Académie des Sciences, physiologiste éminent par ses découvertes sur les fonctions du cervelet et la formation des os, né à Maureilhan en 1794 ... qui ne l'encourage pas.

Que faire alors ? attendre ! ... Après plusieurs mois le père repart pour Bédarieux. Ferdinand est seul !

Pauvre séminariste, pauvre provincial perdu dans cette universelle indifférence, le voilà pris d'effroi ... Modeste, timide, farouche, il n'ose voir personne ... le voilà piqué de la tarentule scientifique, ce chercheur qui ne trouve pas sa voie, toujours affolé, excessif, pense à faire sa médecine ... Il entre à la clinique du Docteur Michon à l'Hôpital de la Pitié ... Puis il entre à la Sorbonne, au Collège de France, comme jadis il entra au séminaire.

L'étude des affections mentales le sollicite. Il devient l'auditeur assidu du Docteur Baillarger à la Salpêtrière.

Ozanam surtout le captive quand il commente Dante aux néo-catholiques du quartier latin.

Puis il connaît la détresse des débutants sans fortune ... Pour gagner sa vie, il se livre à des besognes mercenaires, donne des leçons à domicile ; entre temps il écrit ... Il écrit un volume de poésies « Les feuilles de lierre ». Un rayon de soleil luit ... la presse l'encourage et Monsieur le Comte de Salvandy, Ministre de l'Instruction Publique, écrivain lui-même, lui témoigne de l'intérêt: Il s'enhardit.

Fin 1852, il tombe malade et revient à Bédarieux, à ses Cévennes ... Il ira même à la Chartreuse de Fougères près de Caux. Sur les conseils du Père Prieur, homme plein de sagesse , de prudence, il revient dans le monde.

Il pense à écrire un livre, peindre son pays, les Cévennes du Bas Languedoc, raconter l'histoire d'un pauvre desservant qu'il appellerait du nom d'une petite métairie de son beau-frère Sirc « Courbezon ».

En 1853, il repart à Paris, tout en préparant son livre. Il donne toujours des leçons pour gagner sa vie. Il loge à l'*Hôtel du jardin* dans la rue Coppeau.

En 1857, il épouse Mademoiselle Hermance Bourdier de Beauregard.

Il va se reposer chez des fermiers à la Celle-Saint-Cloud dans une maison auprès des Châtaigniers. Mais il revient vite à Paris, puis il est nommé inspecteur des bibliothèques.

En 1861, son père meurt ... « *Les Courbezons* » est terminé. Il va frapper à la « *Revue des deux Mondes* », où il remet son manuscrit ... Six mois plus tard il va demander des nouvelles de son roman : « Rempportez ça ! » clame le Directeur, le père Buloz.

Et Ferdinand raconte « Je pars le cœur bien gros. Dehors, il faisait un temps de chien ... Il pleuvait à seaux, je n'avais pas de parapluie et mon œuvre, fruit de tant de veilles, commençait à être mouillée. Mélancolique et trempé, je me décidais à me réfugier sous une porte cochère. Au bout de quelques instants, je lus sur une boîte à lettre cette inscription *Revue Contemporaine* ; à tout hasard j'y glissais mon manuscrit. Des semaines passèrent ... un jour mon roman fut publié.

Il faut noter que la *Revue Contemporaine* était dirigée par Monsieur de Calonne et soutenait au nom de l'empire, une lutte des plus vives contre la *Revue des deux Mondes*.

Monsieur de Calonne présenta personnellement le manuscrit à Monsieur Emile Templier, directeur de la grande maison *Hachette* qui, avec Edmond About, venait d'inaugurer la bibliothèque des chemins de fer. Monsieur About fit entrer le volume dans la collection et il fut tiré à quatre mille exemplaires.

Monsieur de Sainte-Beuve remarque le roman et le loue.

« *Les Courbezons* est un des meilleurs romans modernes », écrit-il au 9^e volume des nouveaux lundis et puis « Les consciencieuses études de Monsieur Ferdinand Fabre, en font un fort élève de Balzac ».

Pour certains l'éloge sonnait faux et fut immédiatement relevé par Monsieur de Pont Martin, critique littéraire né et mort en Avignon qui dit dans les *Samedis Littéraires* écrits d'une plume distinguée, d'un gentilhomme catholique et légitimiste : « Ferdinand Fabre ne peut être l'élève de personne car dès aujourd'hui Ferdinand Fabre est un Maître ».

Notre concitoyen est connu, sa carrière littéraire commence: Il écrira de nombreux romans qui peuvent être classés en deux séries (liste chronologique jointe en annexe).

En 1867 : décès de sa mère née Victoire Sicard.

En 1872, son livre « *Les Courbezons* » est couronné par l'Académie Française.

Devenu homme remarqué, sinon célèbre, dans la bonne société parisienne, il recevra chez lui son ami et son confident Jean-Paul Laurens, peintre qui décorera la salle de l'Hôtel de Ville de Paris où la capitale reçoit les autorités mondiales. Cet ami, pour qui il écrira « *Le roman d'un peintre* » entrera à l'Académie des Beaux-Arts en 1891.

Il recevra aussi ses compatriotes montés à Paris.

D'abord Pierre Auguste Cot, fils de Etienne et Justine Cabrol né à Bédarieux, de dix ans son cadet, puis un autre Cévenol né à Graissessac en 1864 : Edouard Crebassa..

Il les présentera à son *meilleur ami* Jean-Paul Laurens. Tous deux par leur peinture deviendront célèbres tant à Paris qu'en province. Crébassa était aussi l'ami de Léon Garonne, neveu de Ferdinand : Il est l'auteur d'une esquisse (tryptique) à la gloire de Ferdinand Fabre et d'Auguste Cot, tableau commandé par la Municipalité de Bédarieux en 1906 qui n'a jamais donné suite.

En 1878, il a écrit près de la moitié de ses œuvres. Il est fait chevalier de la Légion d'Honneur pour ses services rendus dans les différentes bibliothèques comme inspecteur et aux Lettres.

En 1880, il entre au Comité de la *Société des Gens de Lettres*.

En 1883 Jules Ferry le nomme Conservateur de la bibliothèque Mazarine en remplacement de Jules Sandeau, membre de l'Académie Française décédé. Il sera logé au Palais de l'Institut quai Conti, qui abrite l'Académie. Son travail à la Mazarine est très apprécié et en 1894 il sera promu Officier de la Légion d'Honneur.

On pensait à lui pour son entrée à l'Académie Française. Hélas ! le 11 février 1898, il meurt des suites d'une pneumonie, au Palais de l'Institut, 1 rue de Seine.

Monsieur Henry Houssaye, de l'Académie Française, dira le 14 février 1898 sur la tombe de Ferdinand Fabre au cimetière Montparnasse à Paris : « Dans cette œuvre si forte, parce qu'elle est absolument sincère, il n'y a nulle satire, nul sarcasme, rien qui puisse vraisemblablement choquer. Il a montré la dure servitude ecclésiastique, mais sans méconnaître la grandeur du sacerdoce. Cévenol, Ferdinand Fabre avait gardé de ses montagnes le souvenir vivace et nostalgique. Mon âme, a-t-il écrit, s'envole au pays natal si profondément incrusté en elle, ce pays que je retrouve dans le moindre pli de mes pensées. Il a peint les montagnards avec la même sincérité, la même précision, la même vigueur qu'il avait peint les prêtres. Mais il a aussi révélé dans ces rudes pastorales des gorges cévenoles, des dons cachés de verve et de tendresse. »

Pour mieux apprécier l'œuvre de notre concitoyen, nous citerons quelques extraits de ses grands contemporains, de ses amis, de ceux qui lui ont consacré des études, où connaissaient le pays Cévenol.

Nous avons cité Sainte-Beuve, l'éminent critique de Boulogne-sur-Mer ; mais je dois vous dire que le 3 août 1865, lorsque rapporteur des prix de vertu à l'Académie Française, il eut à louer un respectable ecclésiastique du diocèse de Besançon, Monsieur l'Abbé Brandelet, il dit parlant de sa référence aux Courbezons : « Monsieur Ferdinand Fabre semble avoir étudié d'après nature. L'Abbé Courbezons a également la passion mais qui le pousse jusqu'à la manie des fondations, des constructions ... Ce faible l'entraîne beaucoup trop loin ; avec un cœur d'or, il lui arrive de commettre de sublimes ... mais aussi d'irréparables imprudences. C'est précisément là le sujet de Monsieur Ferdinand Fabre. J'aurais cru manquer de goût et de mesure en me permettant la moindre allusion publique à un livre dont le personnage type n'est point suffisamment connu et n'est pas apprécié comme il pourrait être ».

Ce fut Monsieur Cuvillier Fleury, précepteur du Duc d'Aumale, membre de l'Académie Française, qui en 1872, par son indulgente initiative et ses actives démarches, obtint l'honneur du couronnement académique pour « *Les Courbezons* ».

Monsieur Jules Clarétie, de l'Académie Française, dans son discours lors de l'inauguration du monument élevé dans le jardin du Luxembourg et avant de le remettre à l'Etat dit : « Ce Balzac du clergé qui peignit la charité de l'Abbé Courbezons et l'ambition de l'Abbé Tigrane, fut pour les Cévennes ce qu'une George Sand avait été pour le Berri ... il apporta au grand creuset national le fer et le sang de sa race ... puis, près de Leconte de Lisle et de Banville, Ferdinand Fabre évoquera l'image d'un pur et loyal écrivain, fidèle à son idéal, ennemi de l'intrigue et du tapage, faisant son œuvre en brave homme, sans se soucier du profit immédiat ou du bruit passager des coteries ».

Ce même 14 juin 1903, Monsieur Marcel Prévost, Président de la Société des Gens de Lettres, qui sera plus tard membre de l'Académie Française, écrivain qui excelle dans l'analyse sentimentale, dira, en parlant du type de romancier :

« Balzac l'a défini, l'historien des mœurs, le séparant ainsi du conteur, du simple arrangeur d'aimables récits, du poète, du chroniqueur. Quel ensemble de dons cette entreprise exige ! Qualité de l'œil et qualité de l'esprit, sensibilité en éveil au moindre frisson de la nature, sagesse intérieure qui choisit et ordonne ces impressions multiples, goût des spectacles de la vie et faculté de recueillement ; tels sont quelques uns de ces dons du romancier. Aussi rares que le génie du poète, ils furent l'apanage de Ferdinand Fabre ».

Puis, parlant de sa mère et de sa tante, il dit :

« Vous priez ... lui fait l'école buissonnière parmi les chênes verts du Roc Philip ou des oliviers de Canals, ou bien au bord de l'Orb drapé de peupliers et de saules ... Il n'est qu'un petit échappé d'école pareil aux autres. Tout ce qui ne laisse au fond des yeux des autres enfants qu'une trace fugitive, l'œil de cet écolier de buisson le guette et le retient. Il le retient et l'analyse en même temps ».

Je vous précise que Marcel Prévost, comme bien d'autres hommes éminents, est venu voir Ferdinand Fabre à Bédarieux. Ils se promenaient souvent sur la *Perspective* et dans les environs.

Continuant son discours :

« C'est désormais une gloire acquise au Maître Cévenol que d'être le grand romancier français du clergé, ce que George Eliot est pour l'Angleterre. Ajoutons qu'ayant surpassé dans ce domaine tous ses prédécesseurs, il n'y sera point surpassé lui-même, le cas est unique : il n'y a pas d'apparence qu'un écrivain puisse longtemps parler des prêtres avec cette amicale indépendance ».

Et au sujet du style :

« Ferdinand Fabre a dédaigné les procédés assez faciles ; trop divulgués à coup sûr, de ce que quelques uns de ses contemporains prirent pour une écriture artiste. Il a cherché tout simplement à traduire au plus près sa pensée et comme cette pensée était nette et pittoresque, le style fut aussitôt un excellent style de romancier. Sa minutie, sa franchise, son absence de complication, voire sa lenteur sont exactement adaptées aux choses racontées. Il n'y a pas de meilleure formule mais ce style de conteur est un style d'artiste ».

Et presque en conclusion, il énonce :

« S'il n'était point né, s'il n'avait point écrit, notre littérature serait moins riche et le roman français compterait une province de moins ».

Pour Hippolyte Taine, *Tigrane* et *Lucifer* ont été des révélations. Plus tard, lorsqu'il dut étudier l'Eglise pour son grand ouvrage *Des origines de la France contemporaine*, ce fut à Ferdinand Fabre qu'il demanda la plus précise documentation.

Durant les vacances, Taine à Menthon St Bernard, Ferdinand Fabre à Talloires sur les bords du Lac d'Annecy, se rencontraient en des promenades quotidiennes, et il dira dans une lettre du 4 février 1877 :

« Les deux romans de vous que je préfère sont toujours : *L'Abbé Tigrane* et *Barnabé*. Là vous avez une spécialité, une supériorité manifeste, et votre centre me paraît être la campagne

avec le curé et le paysan pour personnages principaux. Notez qu'il n'y en a pas de plus instructifs. Nous autres citoyens, nous les ignorons, et en somme ... ils sont la France ».

Dans la vie littéraire du 15 août 1878, Anatole France écrit de Ferdinand Fabre :

« Chez lui, malgré des acquisitions successives, le vieux fond montagnard subsiste et c'est bon ! Qu'il s'y tienne ... Ce qu'il y a d'excellent dans Ferdinand Fabre, c'est Ferdinand Fabre. Il est robuste, j'ai montré quelques unes de ses maladresses, mais on pardonne aisément un peu de gaucherie à un athlète ».

L'écrivain catholique, J. Barbey d'Aurevilly dira dans le Constitutionnel, lors de la parution de *L'Abbé Tigrane* en mai 1875 :

« Seulement impartial comme l'artiste sincère, il peint ce qu'il voit par amour de la nature vraie, et s'il en souffre, il ne se venge pas en forçant le trait ... Tous ses prêtres sont vrais. Le livre de Ferdinand Fabre est au fond, si vous en otiez deux ou trois nuances d'opinion, que je ne voudrais pas voir parce qu'elles blessent mon catholicisme, un livre écrit à la gloire du prêtre et de l'Eglise ».

Le 19 août 1906, Bédarieux inaugure le monument sculpté par Jacques Villeneuve qui, pour traduire la réalité, est allé à la Salvetat-sur-Agout, au hameau de Bonabou-le-haut en 1905. C'est là qu'il acheta : un *grisaoudo*, une paire de sabots, une chemise, des guêtres, un chapeau (qui avaient déjà servi et qu'il paya largement) ; ainsi fut vêtu sincèrement son chevrier.

Pour ces fêtes, Jules Clarétie de l'Académie Française envoie une magnifique lettre d'excuses à Monsieur Augé, député.

Monsieur Clarétie avait présidé la cérémonie au jardin du Luxembourg en 1903.

Il termine sa lettre : « Dites surtout combien l'Hérault a raison de fêter la mémoire de celui que vous célébrerez dans quelques heures, et que ce monument matérialisant toute la robuste pensée au chantre du chevrier et du peintre de l'Abbé Tigrane, honore à la fois le Maître à qui on l'élève, et les bons citoyens, les bons Français qui l'ont élevé. Car Ferdinand Fabre, gloire de votre généreuse terre, est aussi une des gloires les plus pures de la littérature de France ».

Il avait dit, lorsque fut formé le comité pour élever ce monument :

« Il est bon que ceux qui ont eu le berceau imitent ceux qui gardent la tombe ».

Monsieur Lautier, Président du Comité, Monsieur Lasserre, Maire, disent l'attachement de Ferdinand Fabre à sa ville natale, à ses Cévennes et citent Ferdinand Fabre ...

« Mon âme s'envole au pays natal, si profondément incrusté en elle, ce pays que je retrouve dans le moindre pli de mes pensées, ce pays qui, le plus ordinairement lorsque j'ose écrire, me commande, et auquel j'obéis. »

Puis Antonin Mulé, délégué de la Société des Gens de Lettres, grand ami de notre concitoyen, prononce l'éloge de Ferdinand Fabre et fait, dans une langue châtiée, une brillante critique de l'œuvre du romancier.

Le Président de ces fêtes, Monsieur Dujardin-Beaumetz, sous-secrétaire d'Etat aux Beaux Arts, artiste peintre émérite lui-même, se lève pour associer le Gouvernement de la République à l'hommage rendu à Ferdinand Fabre.

Cet Audois qui connaît bien le pays dira :

« Fabre est un écrivain essentiellement français ; on retrouve en lui la plupart des qualités qui ont donné à notre littérature une place unique ... l'œuvre de Ferdinand Fabre est comme sa vie : nette et droite. Fils aimé de la terre cévenole, il a chanté l'âpreté de ses montagnes, ses rudes oppositions d'ombre et de lumière, la grande allure batailleuse des nuages roulés par le vent dans l'immensité du ciel, il a dit aussi la senteur exquise des fleurs ... avec le culte de l'éternelle beauté, la passion de la justice et de la liberté.

Je salue dans Fabre l'écrivain, le républicain, l'artiste et surtout l'homme qui, en décrivant le sol de France, nous l'a mieux fait connaître et nous l'a rendu, s'il est possible, encore plus cher. »

Paris n'a pas oublié Ferdinand Fabre et en 1927, les cérémonies du centenaire eurent lieu au jardin du Luxembourg.

Monsieur Cavallier, Directeur de l'enseignement supérieur, représentant Monsieur Edouard Herriot, Ministre de l'Instruction Publique et des Beaux-Arts, a présidé cette cérémonie ; il était assisté de : Monsieur René Doumic, Secrétaire Perpétuel de l'Académie Française, Monsieur André Lamande, représentant de la Société des Gens de Lettres, Monsieur Paul Doumer, Président du Sénat ...

Voici quelques extraits du discours de Monsieur René Doumic :

« Comme d'autres ont dit la Bretagne ou la Touraine, le Berri ou l'Anjou, il a dégagé la poésie de ses Cévennes sauvages.

Dans ce jardin du Luxembourg dédié au culte des bonnes lettres ... j'imagine les propos aériens d'un Ferdinand Fabre avec la grande conteuse Berrichonne, ou avec Sainte-Beuve qui, lors de ses débuts le qualifiait d'être un fort élève de Balzac. »

Puis, parlant des jeunes étudiants qui viennent dans ce jardin :

« A cette jeunesse impatiente et inquiète, il enseignera le grand secret du labeur patient qui, en se posant sur d'humbles choses intimement comprises et tendrement aimées, les marquent pour l'immortalité. »

Toujours à propos du Centenaire, nous citerons Henry Bordeaux, Académicien. Lui aussi pas ses attaches familiales, connaissait cette vallée de l'Orb (son neveu s'est marié dans mon pays natal : Roquebrun l'a vu dans son habit vert).

Il cite son confrère académicien Jules Lemaître :

« Monsieur Ferdinand Fabre est un peintre incomparable des prêtres et des paysans. C'est qu'il a eu deux nourrices : la montagne et l'église. Il est lui- » même un montagnard qui a failli être prêtre.

Puis il dira :

« Il serait le peintre de ce clergé qu'il avait vu à l'œuvre, le peintre consciencieux, intelligent, véridique et par là même amical ... Les Courbezons contiennent en germe les autres romans de Fabre, peintures de prêtres, peintures des paysans ... René Bazin, Ernest Perrochon, tant d'autres, et moi-même, nous nous sommes montrés moins injustes ou moins cruels. Mais Ferdinand Fabre est incomparable dans l'analyse de ces amours profondes et violentes jusqu'au meurtre, qui éclatent ou se cachent à la campagne. Le chevrier entre autres est dans ce

sens un beau livre douloureux. Je ne connais que l'auteur de Jacquou le Croquant, Eugène Le Roy, qui ait pu réussir ce tour de force, mettre dans la bouche d'un paysan un récit qu'on devine prononcé en patois, et dont le français est si dru et si savoureux qu'il en donne l'équivalent. »

Dans cette esquisse sommaire de la jeunesse et de la vie de notre glorieux concitoyen, que je viens de vous décrire, je n'ai pas cité les passages de l'histoire de Bédarieux et des Monts d'Orb, environnement nécessaire pour comprendre l'auteur. Mais vous vivez dans ces lieux, vous en avez entendu parler et même certains qui parlent le patois, je devrais dire l'occitan local, comprendront comme moi la beauté de l'œuvre de Ferdinand Fabre.

Si j'ai pu vous le faire connaître pour qu'à votre tour vous puissiez à travers lui, faire aimer notre ville, nos hauts cantons, nos Cévennes Méridionales, j'en serais comblé.

Il ne faut plus que l'on puisse dire comme Monsieur Taix, hélas ! le constatait à la distribution des prix au Collège de Lodève le 13 juillet 1939 : « Mais si Ferdinand Fabre ne connaît pas la célébrité à laquelle il a droit, n'en sommes nous pas pour beaucoup les responsables ? Provençaux, Roussillonnais, savent mieux que nous placer autour de leurs grands hommes une auréole de gloire ».

J'avais pensé, voici plusieurs années, à mieux connaître cet illustre Bédaricien qui est né dans la maison que j'avais acquise depuis longtemps. Pour me renseigner, la ville natale ne m'a presque rien appris. Les gens le connaissent si peu, l'ont oublié. Ceci explique les titres de tous mes articles de cet été.

BEDARIEUX NE PEUT MECONNAITRE FERDINAND FABRE.

Mais voilà que je sais de manière certaine que depuis la parution des articles, trois sinon quatre universitaires dans différents coins de France, vont préparer une thèse de doctorat es-lettres sur Ferdinand Fabre. C'est formidable, et jamais arrivé à ce jour. Ne décevons pas l'université. Peut-être des rééditions de ses œuvres suivront ces études.

Ce serait la meilleure façon de faire connaître hors de ses frontières notre beau pays.

FERDINAND FABRE - BIBLIOGRAPHIE

D'après la « *Bibliographie des Auteurs Modernes de Langue Française* » d'Hector Talvart et Joseph Place.

- *Les Hirondelles*, poésie par Marie Ferdinand (1848 Montpellier Boehm imprimeur)
- *Feuilles de lierre*, poèmes (1853 Paris, Charpentier)
- *Les Courbezons*, scènes de la vie cléricale (1862 édit, définitive, Paris, E. Fasquelle)
- *Julien Savignac*, (1863 édit, définitive, Paris, Charpentier)
- *Mademoiselle de Malavieille* (1865 édit, définitive Paris, Charpentier)
- *Le Chevrier*, scènes de la vie rustique (1867 édit, définitive, Paris, Charpentier 1879)
- *L'Abbé Tigrane* (1873 édit, définitive, Paris, Charpentier)
- *Le Marquis de Pierrerie* (1874 édit, originale en deux volumes ; édit, définitive en un seul volume, sous le titre de « Un illuminé », Paris, Charpentier 1890)
- *Barnabé* (1875 édit, définitive, Paris, Charpentier)
- *La petite Mère* (1877 édit, originale en quatre volumes ; édit, définitive en un seul volume, sous le titre de *Madame Furster*, Paris, Charpentier, 1887)
- *Le Roman d'un peintre* (1878, Paris, Charpentier)
- *L'Hospitalière*, drame rustique en cinq journées (1880, Paris, Charpentier)
- *Mon oncle Célestin*, moeurs cléricales (1881, Paris, Charpentier)
- *Lucifer* (1884, Paris, Charpentier)
- *Le Roi Ramine* (1884, Paris, Charpentier)
- *Monsieur Jean* (1886, Paris, Charpentier)
- *Toussaint Galabru* (1887, Paris, Charpentier)
- *Ma Vocation* (1889 édit, définitive, Paris, Fasquelle 1980)
- *Norine* (1889, Paris, Charpentier)
- *L'Abbé Roitelet* (1890, Paris, Charpentier)
- *Xavière* (1891, Paris, Charpentier)
- *Germey* (1891, Paris, Charpentier)
- *Sylviane* (1892, Paris, Testard-Charpentier)
- *Mon ami Gaffarot* (1894, Paris, Colin)
- *Taillevent* (1897, Paris, Fasquelle)
- *Œuvres choisies de Ferdinand Fabre*, extraite et notice de Mr Maurice Pellisson (1899, Paris, Delagrave)
- *Ma jeunesse, mon cas littéraire, Mgr Fulgence* (1903, Paris, Fasquelle)
- *Mgr Formose*, suivi de plusieurs autres textes inédits avec une introduction et des notes par Ferdinand Duviard (1929, Paris, Fasquelle)
- Pour paraître : Ferdinand Duviard : *Vie, lettres et journal intime de Ferdinand Fabre*.